

LE PARTI PRIS DES OISEAUX

STANISŁAW ŁUBIEŃSKI

LE PARTI PRIS
DES OISEAUX

Traduit du polonais par Laurence Dyèvre

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Dwanaście srok za ogon*
Première publication en langue originale aux Éditions Czarne,
Wołowiec, Pologne

Les extraits du récit de John Alec Baker, *Le Pèlerin*,
sont reproduits avec l'aimable autorisation des Éditions Corti.

© Stanisław Łubieński, 2016

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2021
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-687-0

Note de la traductrice

La traduction du présent ouvrage s'appuie, en particulier pour les voix d'oiseaux, sur l'édition française 2015 du guide de Lars Svensson que l'auteur mentionne dans le texte « Mes références », *Le Guide ornitho, le guide le plus complet des oiseaux d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient*, texte et cartes de Lars Svensson, illustrations et légendes de Killian Mullarney et Dan Zetterström. La traduction en français parue aux Éditions Delachaux et Niestlé à Paris en 1999 de même que l'adaptation et la supervision scientifique ont été assurées par Guilhem Lesaffre et Benoît Paepegaey à partir de l'édition en anglais sortie la même année sous le titre *Collins Bird Guide*.

Dans un souci de cohérence ont été retenus les noms des oiseaux, et leur orthographe, tels que cités dans ce guide.

Mes références

En guise de lettre de recommandation, voici :

Je m'intéresse aux oiseaux depuis le début de l'école primaire, mais ma passion, je l'avoue, est une passion acquise. Bien sûr, je préférerais ne rien devoir à personne et tout à mon intelligence, à ma curiosité et à mon originalité, mais le fait est que si je me suis intéressé aux oiseaux, c'est d'abord par imitation. Mon mentor dans le monde de l'ornithologie fut mon cousin Michaś, de deux ans plus âgé que moi. Admiré et copié. J'étais prêt à tout pour qu'il s'intéresse à moi et je le suivais partout.

Tous les ans, nous allions ensemble en Mazurie. Nous tendions l'oreille pour écouter les hululements de la Chouette boréale, nous observions de tout près des martins-pêcheurs en chasse dans une anse peu profonde du lac Seksty, nous discutions pour déterminer si l'oiseau que nous avons aperçu depuis la voiture pouvait être un rapace circaète Jean-le-Blanc. Et c'est ainsi que je me suis peu à peu immergé dans le monde des oiseaux. Mes premières jumelles furent choisies avec ma mère dans la corne d'abondance russe : les lits de camp servant d'étals sur le marché Banach. L'optique soviétique était d'une qualité correcte et puis, de toute façon, nous n'avions pas d'autre choix.

La passion de nombreux amis ornithologues se rattache à un mythe fondateur. Kasia contemplait depuis toute petite un

goéland gris empaillé suspendu au-dessus de son lit. Witek élevait un canari. Il ne l'a jamais vraiment aimé, les acrobaties de l'oiseau, ces bruyantes demandes d'attention l'énervaient ; il remplissait son abreuvoir plus par contrainte que par plaisir. Mais qui sait ? Sans ce damné canari, Witek se serait peut-être intéressé à tout autre chose. Moi, j'avais au-dessus de mon lit deux cartes postales. L'une était une photo d'un jeune moineau, c'est mon père qui me l'avait rapportée d'Italie. L'autre était une gravure de Dürer représentant une chouette. Je ne suis pas certain, aujourd'hui, qu'elles aient toujours été là. Il est possible qu'elles ne soient apparues qu'après les jumelles soviétiques.

Et si au commencement avait été le Verbe, et non pas l'image ? Ma mère me lisait beaucoup d'histoires et l'une d'elles, *Les Quatre Petits Bariolés de Varsovie*, d'Irena Jurgielewiczowa¹, m'avait profondément ému. Elle racontait les péripéties de quatre jeunes moineaux amis qui habitaient dans la Vieille Ville de Varsovie : Toupet le fanfaron, né sous le toit de la Maison de la littérature, Boulette le bagarreur, Œil Noir le chétif, et Timide, mélancolique et réservé. Chacun avait ses ambitions, ses sympathies et des traits de caractère tout à fait humains. Je me rappelle très bien ma gorge nouée à l'écoute du chapitre « Grisonnet nous fait de la peine », où un des personnages secondaires est tué par des gamins méchants. Et de mes frissons quand Toupet, blessé, échoue dans l'appartement d'une vieille dame. Comment pouvais-je ne pas m'identifier aux moineaux de Varsovie ?

À la maison, nous avions l'atlas ornithologique *Quel est cet oiseau ?*, de Černý et Drchal². J'ignore comment ce livre était arrivé chez nous, personne dans la famille ne s'intéressait aux oiseaux et personne n'était chasseur. Mes parents n'avaient pas de connaissances dans le domaine de la nature, et parmi les animaux, nous aimions surtout les chiens. La peau d'alligator ornant un mur de l'appartement de mon oncle et ma tante

1. *O czterech warszawskich pstróczkach* (1948), d'Irena Jurgielewiczowa (1903-2003), romancière auteure de nombreux livres pour enfants. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. *Jaki to ptak?* [*Quel est cet oiseau ?*], de Walter Černý et Karel Drchal, traduit en polonais par Aleksander Ostrowski, Państwowe Wydawnictwo Rolnicze i Leśne, Varsovie, 1979. Ouvrage paru en français sous le titre *Quel est donc cet oiseau ?*, traduit de l'allemand par Thomas Althaus, Nathan, Paris, 1976.

d'Opole était l'unique témoignage d'une quelconque passion cynégétique dans la famille. Ce monstre terni devait avoir dans les cent ans. Dans mes fantasmes, il provenait de l'héritage d'un parent, le zoologue Konstany Jelski, qui avait effectué des expéditions en Amérique du Sud.

Ce livre, mon premier livre sur les oiseaux, ne me plaisait pas beaucoup. Je n'en aimais pas les dessins. Il était assez austère et, pour autant que je m'en souviens, sur la page 130, décollée, était présenté le Pingouin torda, un oiseau marin européen au vol pataud qui apparaît sur le littoral polonais seulement en hiver. Et qu'un enfant de Varsovie n'avait aucune chance de voir. Le livre s'ouvrait automatiquement à la page du Pingouin torda, même quand je cherchais les mésanges.

Quel est cet oiseau ? fut rapidement banni. J'emportai le livre sur notre parcelle de jardin, où je l'abandonnai en proie à l'humidité et à la moisissure. Il ne tarda pas à être remplacé par l'atlas de Jan Sokołowski, *Les Oiseaux de Pologne*¹, qui comportait de grandes illustrations en couleurs – les couleurs avaient un peu bavé sur certaines – et des informations intéressantes, quoique en partie dépassées. J'en retins vite qu'un vautour fauve avait niché dans les Pieniny² en 1913. L'ouvrage n'était pas trop épais, les descriptions étaient concises et la mise en page aérée. Aujourd'hui, les atlas sont tellement bourrés d'informations qu'ils ressemblent à des petits pavés.

Pendant un temps, j'avais pensé m'acheter une perruche nymphique, mais je n'étais pas totalement convaincu d'avoir envie de détenir un prisonnier à la maison. Les animaleries ne vendaient que des oiseaux exotiques, elles ne vendaient pas d'oiseaux comme ceux que je rencontrais dans mon environnement, or c'étaient justement ceux-là que je voulais connaître mieux. Les oiseaux en cage n'étaient pas des oiseaux à proprement parler, ce n'étaient que des imitateurs qui, avec leurs minauderies, quémandaient leur nourriture auprès des humains. Je voulais un animal sauvage. Michaś trouva un jeune corbeau freux que nous avons nourri de fromage blanc. Sans résultat, nous avons essayé de l'inciter à voler. Nous le lancions en l'air, mais le gros

1. Jan Sokołowski, *Ptaki Polski* [*Les Oiseaux de Pologne*], WSiP, Varsovie, 1972.

2. Pieniny, massif montagneux situé dans le sud de la Pologne, à la frontière avec la Slovaquie.

oiseau poussait des croassements vindicatifs, déployait ses ailes puis se laissait mollement atterrir dans l'herbe. Il avait un problème ; ses parents avaient sûrement compris que leur poussin était mal parti, et ils l'avaient éjecté du nid.

Pour faire court, on désigne souvent ces bibles que sont les atlas par le nom de leur auteur. Ainsi, je dirais que j'aimais bien mon Sokołowski. Toutefois, le véritable tournant fut pour moi *Les Oiseaux d'Europe*¹, sous la rédaction de Kazimierz A. Dobrowolski, avec des planches de Władysław Siwek. C'était un atlas moderne et, surtout, à jour. Par sa conception graphique, il faisait penser aux guides Peterson américains, les illustrations étaient lisibles et en couleurs. À côté de la description de chaque espèce figurait un dessin en noir et blanc montrant l'oiseau dans sa posture caractéristique. J'avais recopié avec application « la méthode de pêche de la Sterne commune » et « le vol de parade nuptiale de la Bécassine ». Imitant le modèle des ornithologues sérieux, je tenais un journal d'observation : « 1^{er} août : Ai vu dans le parc plusieurs canards colverts et quelques foulques macroules. 2 août : Aujourd'hui, rien que des mouettes rieuses. »

J'ai chez moi un cahier format A4 qui m'avait été offert par ma grand-mère Janka. « Stanisław Łubieński, OISEAUX. » Pendant tout un temps, autour de 1993 (sur la couverture du cahier, il y a une étiquette « Animals Opole'93 »), j'ai collectionné des articles de presse sur les animaux pour les coller dedans (à voir les ronds gras qui tachent les pages, je n'utilisais pas mon bâton de colle d'écolier, mais de la gomme arabique). Grand-mère me fournissait des articles de *Kulisy* et de *Przekrój*². Légendés de façon professionnelle – grand-mère était bibliothécaire. Parmi eux, un article intitulé « Les derniers poussins », évoquant le commencement, au beau milieu de l'été polonais, de la migration vers l'Afrique de nombreuses espèces. Au bas de l'article, dans l'écriture tremblée de grand-mère : « *Przekrój* du 8 août 1993. »

1. Kazimierz A. Dobrowolski, *Ptaki Europy* [*Les Oiseaux d'Europe*], Elipsa, Varsovie, 1991.

2. *Kulisy* [*Coulisses*], supplément du samedi du quotidien *Express Wieczorny* [*L'Express du soir*]. *Przekrój* [*Vue en coupe*], hebdomadaire. Plus bas, *Gazeta Wyborcza* [*La Gazette électorale*].

Les articles que je découpais de mon côté provenaient essentiellement du quotidien *Gazeta Wyborcza*. Signés pour la plupart par Adam Wajrak. Les uns, de dénonciation indignée – dans la vallée de l’Omulew¹, située dans l’ancienne voïvodie d’Ostrołęka, on tire sur des tétras lyres pendant leur parade nuptiale. D’autres, à visée touristique – dans les Bieszczady², on peut observer un aigle qui tournoie au-dessus d’une baraque à sandwiches. D’autres encore, éducatifs – les bons comportements à adopter lors d’une promenade en forêt. Pendant un an, Krzysztof Filcek tint dans *Gazeta* une chronique sur les oiseaux intitulée « En balade avec mes jumelles ». Il y racontait où et comment développer son hobby ornithologique. Attrayants, concrets, ces articles étaient écrits par un véritable passionné.

À l’école, mon centre d’intérêt faisait la joie de mes camarades. Que l’on puisse se passionner pour *les oiseaux* donnait souvent lieu à des plaisanteries (d’ailleurs, c’est encore vrai aujourd’hui). Je ne dirais pas en avoir particulièrement souffert – il y a toujours un prix à payer pour ses fantaisies. En cours de biologie, je rongais mon frein en attendant qu’on en arrive enfin à la zoologie, mais le sujet des oiseaux fut à peine effleuré. Notre professeure ne savait pas grand-chose sur leur vie et elle ne faisait pas de distinction entre les principales espèces. Je me souviens de sa mine perplexe le jour où un enfant avait apporté en classe des poussins de mésange bleue qu’il avait trouvés dans le parc. Sans doute ont-ils connu la même fin misérable que les gerbilles gardées dans la salle de préparation. Un matin, nous avons découvert que ces créatures s’étaient livrées à une lutte fratricide : l’une gisait morte avec une patte rongée, l’autre fourrageait tranquillement dans la sciure.

Je pistais les oiseaux partout, sur notre parcelle de jardin, au parc... Même pendant une partie de foot, je pouvais être distrait par l’apparition dans le ciel d’une silhouette que je

1. Omulew, rivière de 127 km coulant en Mazurie et en Kurpie, régions du nord-est de la Pologne.

2. Bieszczady, montagnes de la partie occidentale de la chaîne des Carpates situées à l’extrême sud-est de la Pologne.

ne connaissais pas. Je me rappelle l'admiration de ma famille la fois où j'avais identifié un pic vert dans un reportage du journal télévisé. « C'est à son vol onduleux », avais-je expliqué avec désinvolture, bien que mon diagnostic eût gagné à être un peu plus étayé. Mon cousin se rappelle aujourd'hui encore avoir trouvé noté dans mon atlas le cri de quelque prédateur aviaire : « Gliè-gliè-glièon' ».

En 1994, je suis allé en Hongrie avec maman, mon oncle Tomek et Michaś. Ce fut mon premier voyage ornithologique à l'étranger. Il était organisé par Maciej Zimowski, connu plus tard dans le petit monde littéraire de Cracovie sous le pseudonyme de Maciej Kaczka, Maciej « Canard ». Notre groupe, une quarantaine de personnes, était composé d'ornithologues d'âge mûr chevronnés, d'une poignée de jeunes adeptes et de quelques personnes sans lien avec les oiseaux. Je n'ai pas souvenir de conflits, de récriminations ou de réclamations – les naturalistes sont plutôt des gens capables de supporter l'inconfort. Et la nature ne manque d'ailleurs pas de les récompenser. Déjà sur une branche au-dessus de notre tente, nous pouvions voir un nid de pie-grièche à poitrine rose et, juste à l'entrée du camp, des faucons kobez, petits rapaces qui chassent essentiellement des insectes. La nuit, des chouettes de trois espèces différentes assuraient la garde du camping. Une belle dame blanche – une effraie des clochers –, une famille de petites chevêches d'Athéna, dont un oisillon nous était presque tombé sur la tête en essayant de se poser avec maladresse sur une gouttière, et une chouette hulotte trapue, la plus discrète de la compagnie, qui restait plantée en solitaire sur les piquets de la clôture délimitant le camp.

Mes impressions de vacances différaient quelque peu de celles des garçons de mon âge. Je ne revenais pas de Hongrie avec des souvenirs de villes, de monuments ou de magasins, mais avec l'image de la Grande Plaine brûlée par le soleil et avec en mémoire la cruelle canicule et les visages écrevisse de nos compagnons de voyage. Notre promenade sur le vernis de boue craquelé d'un lac à sec et le long bec en spatule enfoui dans la poussière – c'était tout ce qu'il restait de sa propriétaire, une spatule blanche. Et encore ce *bon mot*¹ de ma

1. En français dans le texte.

mère pendant la soirée d'accueil : « Je suis tellement vieille que j'ai vu des dodos. » Devant mes yeux défilent des diapositives d'oiseaux.

D'énormes outardes ébouriffées accroupies à la lisière d'un champ de colza. Notre rencontre d'un œdicnème criard, un oiseau brun clair à longues pattes et aux yeux ronds comme des soucoupes dorées, presque invisible dans les herbes hautes. Le pic syriaque repéré dans un parc de Debrecen – à l'époque, en Pologne, le Pic syriaque était encore très rare ; aujourd'hui, il ne provoque pas plus d'excitation que ça. Et puis aussi les rolliers d'Europe bleu turquoise à l'affût d'une proie perchés sur tous les fils au bord des routes. Déjà dans un état critique en Pologne au milieu des années 1990, cette espèce est, deux décennies plus tard, à deux doigts de l'extinction.

L'année suivante, nous sommes allés en Scandinavie. Là encore, je ne trouve pas dans mes souvenirs de gens ou de villes. D'ailleurs, nous évitions délibérément ces dernières. De notre transit par Oslo, je me rappelle uniquement les bernaches qui broutaient l'herbe dans un parc public. Sont restés, en revanche, imprimés sur ma rétine les forêts de sapins et les barbes de lichens entortillées autour de leurs branches, les bouleaux nains, les épais tapis de mousse multicolores. Et les oiseaux – des lagopèdes camouflés dans la toundra, un plongeon solitaire posé sur un lac au milieu des solitudes mélancoliques... Les pingouins torda au vol pataud des falaises rocheuses de l'île de Runde – le dessin de la page 130 s'animaient enfin.

Le delta du Danube. Sur le trajet, les maisons à toit de tôle de Transylvanie et les meutes de chiens errants lors des arrêts. Notre autocar PKS-Przemyśl, au flanc droit perforé par la rouille, et la rupture de la courroie du ventilateur dans une côte gravie en forçant sur le moteur. À l'arrivée, il n'y avait, en fait, plus rien à part la nature. Des hirondelles entraient dans le bar du camping par la porte ouverte et survolaient les tables pour gagner leurs nids accrochés au plafond. La nature ne connaissait jamais de repos, pas même durant la nuit. Les herbes s'animaient sous les stridulations des millions de grillons dans des registres et des rythmes variés, comme un gros instrument qui improvise. La musique de la nature n'apparaît pas toujours logique à l'oreille humaine.

Notre excursion en barque à travers le delta ressurgit par la suite deux ou trois fois dans mes rêves. Ces tunnels de roseaux dans lesquels on s'enfonçait, ces goulets invisibles, ces hectares de forêts marécageuses. La végétation régnait en maître sur le delta. Les oiseaux étaient les gardiens de cette contrée fluviale. D'énormes pélicans, calmes et sûrs d'eux, planaient au-dessus de nos têtes tels de petits avions silencieux. Des ibis au bec fortement incurvé et aux reflets métalliques se bouscullaient dans les mares. Sur la rive, des hérons immobiles se tenaient à l'affût.

Ce fut mon dernier voyage ornithologique en famille. Je commençais peu à peu à revendiquer mon autonomie.

Les atlas naturalistes sont rédigés dans une langue particulière. Dès mon enfance, je l'avais assimilée suffisamment pour que les termes spécialisés soient transparents pour moi. Ils étaient pure signification, sans résonance, je n'en percevais pas le potentiel comique. Ce qui est curieux dans la mesure où, à l'école, je composais mes rédactions en choisissant scrupuleusement mon vocabulaire. J'avais vite compris que, même si les professeurs de polonais enseignent l'inverse, il est souvent préférable de répéter un mot plutôt que s'évertuer à lui trouver un synonyme. Pas question pour moi de remplacer le vocable « oiseau » par quelque monstruosité du genre « voyageur ailé ».

En fait, il serait juste de dire que la langue d'un atlas apparaît souvent d'une incroyable lourdeur à quelqu'un qui a toujours aimé la lecture. En même temps, il est impossible de remplacer ce vocabulaire par une langue usuelle neutre. Les termes relevant du lexique des guides sont précis et concrets : mâle, femelle, alimentation, recherche de nourriture... Difficile de nier, en effet, que les oiseaux ne mangent pas comme les êtres humains, que ce ne sont ni des dames ni des messieurs. Appliquer de façon mécanique les concepts humains aux animaux, c'est tomber dans le piège de l'infantilisme. Les oiseaux ne s'aiment pas, ils ne font pas l'amour, ils n'ont même pas de relations sexuelles. Ils s'accouplent. Ce terme affreusement technique rend la réalité de la chose. Aucun romantisme ici ; c'est uniquement une question de reproduction et de transmission de gènes. De copulation. Cette activité ne peut se désigner qu'ainsi.

Toute personne qui a étudié la biologie ou regardé des documentaires animaliers connaît ces termes. Cependant, il

existe encore un autre lexique, plus complexe. Chacune des parties du corps de l'oiseau et de son plumage a une appellation propre. Ses plumes composent sa parure. J'aime particulièrement le mot *szaty* qui la désigne en polonais et qui exhale dans d'autres contextes un parfum d'encens et d'évangile dominical¹. La parure varie en fonction de la saison, de l'âge et du sexe de l'oiseau. Elle peut être récente ou usée. Chaque espèce possède sa parure et elle en change (autrement dit, elle mue) dans un ordre qui lui est propre.

Les mots tirés du vocabulaire descriptif du physique humain sont intéressants. J'avais rencontré dans quelque atlas l'épithète « large d'épaules ». Cette épithète ne se rapportait pourtant en rien à une espèce imposante, respirant la force. Les aigles ne sont pas obligatoirement larges d'épaules. Souvent, les oiseaux sont décrits par ce qui les distingue des espèces qui leur ressemblent. Il s'agit d'ordinaire de subtiles différences dans les proportions, d'une impression fugace difficile à définir. C'est ainsi que, dans l'atlas de Lars Jonsson², le Pouillot siffleur est présenté comme ayant des « épaules plus larges » que le Pouillot fitis auquel il ressemble. Quand j'avais lu cette description à des copains, j'étais resté un moment sans comprendre ce qui les amusait tant. Il suffit d'un coup d'œil sur ces deux oiseaux d'à peine plus de dix centimètres pour se rendre compte qu'il n'est pas question ici de la « carrure » humaine.

C'est pareil pour le « visage ». Les oiseaux, bien sûr, n'ont pas de visage au sens où nous l'entendons, mais ils ont sur la tête un système composé de bandes et bandeaux, de sourcils, de zones claires et de zones sombres, qui leur confère une apparence de traits et d'émotions. Le Roitelet huppé et le Roitelet à triple bandeau, deux proches cousins parmi les oiseaux les plus petits d'Europe, en sont un exemple frappant. Le premier a autour de l'œil une zone pâle qui lui donne une expression de gentillesse et d'innocence. Le Roitelet à triple bandeau, quant à lui, a l'air d'être son frère jumeau méchant. Son large sourcil blanc fait ressortir le trait d'une noirceur

1. Le mot *szaty* désigne, entre autres, les vêtements sacerdotaux.

2. Lars Jonsson, *Les Oiseaux d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient*, traduit en français et adapté par Philippe J. Dubois, Marc Duquet et Guilhem Lesaffre, avec la collaboration de Paul Géroutet et Dominique Lafontaine, Nathan, Paris, 1994.

démoniaque qui traverse son œil noir comme du charbon. Le champ gris pâle au-dessous complète le tableau. Ce petit oiseau de six grammes a l'air de n'avoir pas dormi pendant des jours.

Les termes décrivant les chances que l'on a d'apercevoir une espèce déterminée ont quelque chose d'intrigant. « Commun » ne signifie nullement « ordinaire », « banal », « lassant ». Une espèce est commune si sa population est nombreuse. Par ailleurs, une espèce « de passage » est une espèce dont les voies de migration ne traversent pas en principe notre pays mais à laquelle il arrive de « faire un détour » par chez nous. La « sporadique », ou « occasionnelle », c'est autre chose – celle-là est une vraie rareté. On l'aperçoit tous les cent sept ans, le plus souvent de manière fortuite, par exemple à l'occasion d'une tempête qui la pousse au-dessus de nos côtes. J'aime bien aussi l'« invasive¹ ». Celle-ci est imprévisible. Elle peut, un hiver, faire une arrivée massive dans nos contrées et, un an plus tard, c'est le silence, quelques individus au grand maximum.

Voici un poème composé par Ryszard Kapuściński² :

[...] La Bergeronnette des ruisseaux
a un joli plumage
une bavette noire
des ailes brun foncé
un bec noir

elle vit sur les bords de l'eau
vif-argent elle ne tient pas en place
et chante à l'infini
ziss-ziss
ziss-ziss
si-si-si-siv [...]

En exergue, cette phrase d'Edward Stachura³ : « Tout est poésie. »

1. Cette définition de l'espèce invasive ne semble pas correspondre exactement à ce que l'on entend en français par « espèce invasive », soit durablement envahissante.

2. Ryszard Kapuściński (1932-2007), écrivain et journaliste polonais.

3. Edward Stachura (1937-1979), poète et écrivain polonais.

À quinze ans, j'avais déjà d'assez bonnes connaissances sur les oiseaux, mais j'avais de moins en moins envie de lire sur leur sujet. Arrivé au lycée, je commençai à découvrir des attractions associées à un contrôle parental moins strict. J'allais toujours observer des oiseaux, mais c'était plutôt un réflexe inconditionnel. Je répétais, de plus en plus rarement, comme un automate et sans plaisir, les gestes que j'avais appris à faire pendant des années. Mon enthousiasme s'émoissait.

L'été suivant ma première année de lycée, j'entraînai deux Michał, mes deux meilleurs copains, dans une excursion en Scandinavie du Nord. Ce voyage prétendait encore être un voyage ornithologique, mais il ne ressemblait en rien aux précédents. Cuites à la bière légère finlandaise, escalade de roches au bord de la mer, chapardage d'une bricole dans un petit magasin en bordure de la route. Nos frissons de peur et nos émotions de voyou étaient devenus la mesure d'une sortie réussie. Les oiseaux passaient au second plan, même si des pluviers dorés aperçus dans la frêle lumière de la nuit polaire parvenaient encore à me plonger dans l'extase.

Mes copains n'étaient pas spécialement intéressés par les oiseaux, mais c'était sans importance. Être libres et avoir de l'argent de poche en suffisance nous avaient tant plu que l'été d'après nous partîmes tous les trois pour la Corse et la Sardaigne. Nous avons au cours de l'année accumulé les expériences alcoolisées, aussi nous fallait-il déjà du plus fort pour nous couper les jambes. D'une façon générale, nous nous considérions comme des adultes. C'est donc d'un pas ferme que nous étions entrés dans un bar corse où une dizaine d'hommes sirotaient leur alcool les yeux dans le vague en chantant des chansons tristes. Ils ne firent aucunement attention à nous. Je ne sais même pas si pendant ces deux semaines j'ai réussi à voir cet oiseau endémique qu'est la Sittelle corse.

Les oiseaux se trouvaient relégués au troisième plan. Dans mes voyages, je n'emportais même plus mes jumelles. Il était devenu rare que l'apparition d'un oiseau me pousse à m'arrêter. Mon bac en poche, je partis avec Michał B. dans les Carpates ukrainiennes. Pour une grande aventure virile ! De cette première visite en Ukraine, je garde principalement le souvenir de notre peur. De l'impression que nous avons que tout le monde était de mèche

et voulait s'en prendre à nos vies. Notre malaise était encore renforcé par le fait que nous déchiffrions à peine le cyrillique.

Notre incapacité à communiquer nous mettait parfois dans des situations ridicules. Dix minutes à refuser dans un magasin de la *voditchka*, à savoir de l'eau, parce que je soupçonnais la vendeuse éhontée de vouloir me faire boire de la vodka. Le gars sympathique exhibant une rangée de dents en or qui avait entamé la conversation avec nous dans le train nous semblait très louche. Tendus, nous nous attendions à ce qu'il nous attaque. À la fin du premier jour de notre périple, épuisé par les émotions, j'avais été réellement content de voir un pic tridactyle, qui se souciait comme d'une guigne de notre compagnie et patrouillait comme si de rien n'était le tronc du sapin juste au-dessus de notre tente.

Cela ne me fit pas pour autant renoncer à l'Ukraine, mon passeport se remplissait de tampons : Rava Rouska, Iahodyn, Cheguini et Mostyska¹. Quelques années plus tard, je retournai sur les lieux que je connaissais déjà dans la partie roumaine du delta du Danube. Au cours de mes laborieuses tractations avec les pêcheurs louant des barques, je me rendis compte que je comprenais leurs conversations privées. C'étaient des descendants de Cosaques zaporogues dont les ancêtres, chassés de la Sitch par Catherine II, s'étaient résolus à s'établir dans ces contrées. Ils parlaient une langue archaïque, que j'avais découverte à travers une parodie de *L'Énéide* datant du XIX^e siècle, d'Ivan Kotliarevsky, le père de la littérature ukrainienne. Les pélicans des marécages étaient toujours aussi calmes, les hérons pareillement immobiles. Toutefois, le principal souvenir que j'emportai de ce voyage, c'est celui des marais de l'enclave ukrainienne.

Lire d'une voix neutre la transcription d'un chant d'oiseau est toujours très drôle. « Kiaoukiaoukiaoukiaoukaïki », crie le Goéland argenté chez Sokołowski. Dans le guide de Svensson², il émet un « cri de parade bien connu sonore et perçant » : « Gag-ag-ag... Gag-ag-ag... » Noter une voix, la subtilité de son rythme et sa couleur tient du grand art. Essayez

1. Postes frontières entre la Pologne et l'Ukraine.

2. *Le Guide ornitho, le guide le plus complet des oiseaux d'Europe, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient*. Voir la note de la traductrice p. 7.

donc de rendre au moyen de notre alphabet humain le coup de sifflet strident d'un arbitre ! Une onomatopée nue sonne un peu maladroit, mais couplée à une description pertinente elle donne une bonne représentation de la mécanique du son.

« Réguliers, cadencés et assez lents, ses tons flûtés doux et suaves coulent comme une berceuse un peu mélancolique et cependant infiniment agréable. Ce chant compte parmi les plus beaux. On peut le rendre assez bien par "louloulou douli douli boudouli". Considérant la pléthore d'appellations populaires qui en reproduisent les tons, comme *firlej, ledwucha, filuszka, suliszka*, l'intérêt pour le chant de l'Alouette lulu doit remonter à loin. C'est pourtant son appellation latine, *Lullula*, la mieux trouvée », lit-on dans *Les Oiseaux des terres de Pologne*¹. L'auteur, Jan Sokołowski, aimait beaucoup ces interprétations populaires des voix d'oiseaux. Pour prendre un exemple, le Rossignol des rivières s'égosille chez lui ainsi :

Quirit quirit quirit
rak rak rak
gratte gratte gratte
drap' drap' drap'
tireli tireli tireli
kit kit kit

Aujourd'hui, sur Internet, on peut trouver des milliers d'enregistrements de chants d'oiseaux d'excellente qualité. Les chants d'oiseaux ont d'ailleurs été une source d'inspiration à toutes les époques. On a essayé de les transcrire au moyen de notes de musique, de caractères alphabétiques ou de diagrammes sophistiqués. Scientifiques, poètes et musiciens se sont attelés à la tâche. Une anecdote célèbre rapporte que le début de la *Cinquième Symphonie* fut soufflé à Beethoven par un bruant ortolan qu'il avait entendu quelque part. Vivaldi composa *Le Chardonneret*, un concerto pour flûte traversière. Olivier Messiaen créa *Quatuor pour la fin du temps* après avoir entendu l'aubade des oiseaux lors d'un tour de garde dans des tranchées de la Seconde Guerre

1. Jan Sokołowski, *Ptaki ziem polskich*, Państwowe Wydanie Naukowe, Varsovie, 1958.

mondiale. La première eut lieu le 15 janvier 1941 au Stalag VIII-A de Görlitz, où était détenu le compositeur.

C'est toujours avec le même ravissement que j'écoute les chants polyphoniques de Clément Janequin, qui datent de la première moitié du XVI^e siècle. Leur auteur, un prêtre catholique nommé « compositeur ordinaire du Roi » à la fin de sa vie, a créé plusieurs œuvres où résonne le ramage d'oiseaux. La plus connue – *Le Chant des oiseaux* – exalte le miracle de l'éveil de la nature au printemps. Les cœurs s'emplissent de joie et de bonheur grâce aux voix de la Grive musicienne, du Rossignol ainsi que du Coucou « parasite ». Dans ce chant, les interprètes imitent les trilles, roulades, sifflements et gazouillis des oiseaux : « [...] Frian frian, Oi ti oi ti, Trr turri turri, Qrr quibi quibi, Frr si ti si ti, Frr fouquet fouquet, Frr frian frian frian frian [...] »

Vers la fin de mes études, mon sismographe ornithologique enregistra plusieurs oscillations fortes. Dans une librairie, je tombai sur une réédition polonaise des *Oiseaux d'Europe* de Lars Jonsson. J'avais chez moi la version anglaise, achetée à prix d'or à Londres, mais je ne pus résister au plaisir de l'avoir en polonais. Je connaissais depuis longtemps l'existence de cette traduction et dès que je l'eus feuilletée je sus qu'il me la fallait. À l'époque, c'était le meilleur guide de terrain, dépassé depuis par le Collins, plus complet et plus pratique.

Le Jonsson n'est pas un guide ordinaire. Selon moi, c'est plutôt une œuvre d'art. Les illustrations, de la main de l'auteur, sont précises tout en manifestant une grande liberté artistique. Les détails savamment élaborés, le fondu des couleurs, des reflets et des textures les plus infimes sont un enchantement. Extraordinaire anticipation du mouvement saisi sur le vif. « Tout dessin d'un oiseau est une interprétation, qui ne montre que certains aspects de la réalité, quelle que soit la manière dont l'oiseau a été étudié¹ », écrit l'auteur dans l'avant-propos. S'il est contraint d'interpréter, l'auteur ne recherche pas pour autant la simplicité dans les solutions. Il n'hésite pas à placer ses héros ailés dans des poses inusitées, à adopter des raccourcis audacieux. Il est magnifique, le bec du canard souchet qui regarde le lecteur droit dans les yeux.

1. Lars Jonsson, *op. cit.*

Une bonne illustration, dans un atlas, se doit d'être une représentation fidèle et aussi détaillée que possible de l'oiseau. C'est pourquoi, dans la plupart des guides de terrain, les auteurs des planches s'abstiennent de dessiner les oiseaux dans un décor. S'ils leur en dessinent un, c'est qu'il est absolument indispensable. Le Pic vert, en effet, doit obligatoirement s'agripper à un tronc d'arbre. Mais les autres oiseaux sont le plus souvent abstraits de leur environnement, placés sur un champ neutre, uni. Et chez Jonsson, ce que j'aime le plus, ce sont justement les arrière-plans. Simplifiés, parfois à peine esquissés, d'autres fois plus étudiés, intéressants en soi, ils sont des personnages à part entière.

Le décor, chez Jonsson, a une texture presque palpable. Des plantes sèches épineuses garnies d'escargots ; sur une branche, une cladonie cassante, fragile. L'auteur présente les oiseaux dans l'environnement approprié, dans leur contexte naturel : la Panure à moustaches devant une palissade de roseaux ou le Petit-duc scops aux yeux jaunes confondu avec l'écorce d'un olivier. Les couleurs aussi sont reproduites à la perfection, comme le bleu aquarelle délavé des mers du Nord ou le vert argileux d'un champ d'automne. Jonsson parvient à rendre dynamique chaque scène, même la plus conventionnelle. Le Bouvreuil pivoine femelle écorce des fruits esquissés d'un pinceau nonchalant. Des mûres ? Les fruits sont stylisés au point de paraître à première vue inutiles, et pourtant ce sont eux qui rendent l'illustration vivante.

Cependant, toute mon admiration pour Jonsson ne fit pas naître en moi le désir d'attraper mes jumelles et de sortir de chez moi. C'était une émotion esthétique. Il m'arriva quelquefois de passer une soirée entière à compulsiver le livre, sans néanmoins que je retrouve mon enthousiasme pour l'observation des oiseaux. Je préférerais les voir venir chez moi. Alors que j'étais à la campagne pour rédiger mon mémoire de maîtrise, je tins un cahier d'observation pendant deux semaines. Je notais uniquement les oiseaux que je voyais par une fenêtre qui donnait sur un bosquet de bouleaux. J'en dénombrai quarante et une espèces.

Ayant retrouvé le goût des oiseaux il y a quelques années, j'ai mis les bouchées doubles pour rattraper le temps perdu. En commençant par m'acheter une nouvelle paire de jumelles. J'étais heureux comme un gamin qui a reçu un nouveau jouet :

tremblant d'excitation, je regardais chez les voisins, je lisais avec frénésie les plaques d'immatriculation des voitures... J'avais opté pour un modèle classique, rempli à l'azote, étanche et, de ce fait, plus durable. Un bon matériel, bien que peut-être un peu trop lourd. Si c'était à refaire, j'achèterais des jumelles moins puissantes mais plus maniables, plus universelles.

L'étape suivante a été marquée par l'achat du guide de Lars Svensson évoqué plus haut (le Collins), un petit pavé fourmillant d'informations parfaitement condensées. Les dessins ne brillent peut-être pas par une finesse particulière, mais ils rendent avec justesse les caractéristiques des espèces représentées. Difficile aussi de se plaindre de la langue. Sans doute est-ce pousser la comparaison un peu loin que de comparer le profil de la Chouette lapone à « une manche à air » de bateau, mais cela témoigne de la recherche d'une nouvelle manière de décrire. Moins technique et faisant davantage appel à l'imagination. Car il y a indéniablement du vrai dans cette périlleuse comparaison de la silhouette de l'oiseau à un aérateur de bateau.

Par ailleurs, j'ai commencé à nouer de nouvelles connaissances, à m'intégrer à des petits groupes pour des excursions d'observation. Je me suis lancé dans les oiseaux avec le zèle du néophyte. Je passais tous les week-ends de printemps sur le terrain, je suivais l'actualité ornithologique dans le pays. Propriétaire d'une voiture en bon état de marche malgré son âge, je bénéficiais d'un capital de sympathie. La dernière fois que j'ai connu autant de gens unis par une même cause, c'était au lycée. À l'époque, c'était l'instruction obligatoire qui nous rassemblait. Maintenant, c'est un hobby commun. J'ai découvert qu'une passion vous change à tout jamais. Même si vous ne parcourez plus les forêts et les marécages, votre regard sera toujours aimanté par un pic vert de passage. Jamais vous ne resterez indifférent à la beauté chatoyante des premiers étourneaux sansonnets au printemps. Vous vous arrêterez toujours au son d'un chant inconnu. Jamais vous ne cesserez d'observer.

L'autour des palombes de Chełmoński

C'est la fin de l'automne, et pourtant, vus du haut de la berge, les prés paraissent encore verts. Il paraît que le soir des grues s'y rassemblent, mais à neuf heures du matin, je ne vois que des chevreuils en train de s'ébattre au milieu des gerbes de foin. Je reviens à la tombée du jour. Pour trouver les grues, je me guide au bruit : tous les cinq cents mètres, je coupe le moteur et je tends l'oreille. J'en suis quelques-unes des yeux pendant une minute, jusqu'au moment où elles descendent puis disparaissent derrière une oseraie. Leurs craquètements sonores ne sont plus audibles, elles se sont posées quelque part dans les parages. Bientôt, d'autres arrivent. Cette fois, je n'essaie pas de courir après elles, je me contente de les suivre du regard jusqu'à leur atterrissage.

Quand il ne reste plus du soleil qu'un halo rosé, l'herbe humide devient grisaille. Il n'y a pas un nuage, une belle nuit s'annonce. Je me dirige vers une gerbe éparpillée, unique cachette possible dans le champ fauché. Je suis à dix pas de mon but quand le petit tas de foin se met à bouger et un chevreuil en jaillit, surpris de me voir. Il me toise une seconde avant de prendre la fuite. Tous les quelques mètres, il fait un bond digne d'une antilope d'Afrique. Le foin est bien chaud, je me creuse dedans un nid douillet et, de là, j'aperçois tout

le troupeau, une centaine d'oiseaux au bas mot. Les grues ne sont pas debout dans le silence, elles piaillent, claquent et trompettent. Dans le champ, on entend aussi la voix de bécassines ; de temps à autre, l'une d'elles prend son essor et passe à côté de moi d'un vol zigzaguant. L'image, dans mes jumelles, est encore nette, je distingue le long bec de la bécasse, avant qu'elle ne s'évapore dans les ténèbres.

Onze nouvelles grues arrivent par l'est. Elles lancent un appel d'en haut et la réponse fuse aussitôt du champ. Autorisation leur est donnée d'atterrir. Les arrivantes forment un petit cercle et descendent en piqué. Bien avant de toucher le sol, elles déploient leurs pattes, tel un train d'atterrissage. Sur ma photo floue, on dirait d'énormes moustiques. Dans le ciel obscurci surgissent de nouvelles grues. Cette fois encore, les oiseaux au sol invitent ceux à l'approche. Au sein du groupe, il règne une hiérarchie. Les places les moins prestigieuses sont celles en bordure du rassemblement. C'est là que le risque d'être mangé est le plus grand, il faut se montrer vigilant, repérer les dangers. Les individus les plus méritants ont droit à une place au centre.

Les grues se calment, et pendant quelques minutes je n'entends plus que le doux coassement d'un oiseau par-ci par-là. La plupart ont mis la tête sous l'aile. Soudain, un scandale éclate. Dix grues trompetant de colère se redressent et s'envolent. Imitées, au bout d'un petit temps de réflexion, par une douzaine d'autres. Tout à fait comme si un oiseau, mécontent de la place qu'on lui avait attribuée, s'était querellé avec ses hôtes et que toute la famille quittait les lieux. La grue offensée et sa parentèle solidaire. Et à leur suite – non sans une certaine hésitation –, leurs amis et connaissances. Les sécessionnistes atterrissent dans le champ voisin. Les grues ont, paraît-il, des relations sociales développées, mais j'ignore si elles sont susceptibles et ont l'honneur chatouilleux.

Les chevreuils ne sont plus inquiets – ils paradedent à une quinzaine de mètres de moi sans être gênés par ma présence. La nuit tombe, le bleu gris distingué du ciel vire lentement au bleu marine. Un fracas trouble le silence, un éclair rouge trace son sillon d'un bout à l'autre du ciel. Il n'y a que les hommes pour se comporter avec une telle inconvenance. Des canards nasillards effarouchés fendent l'obscurité dans un bruissement d'ailes ; quelque part tout près résonnent les frêles sabots des

chevreuils, mais je ne distingue plus leurs croupes blanches bondissantes. Ne tenant pas à être confondu avec un sanglier endormi dans le foin, je me retire tout doucement.

La nature vivante, spontanée, représentée sur les tableaux de Chełmoński¹ fait que j'ai toujours eu un faible pour ce peintre. « Il se distinguait par sa mémoire phénoménale des formes et des gestes, par sa grande sensibilité et par sa capacité à entrer en communion directe, intime, avec la nature », écrivait Jan Wegner² à son propos. Le talent de Chełmoński s'est manifesté de bonne heure, même si ses premières toiles, conventionnelles, aux couleurs fades, n'auguraient rien de spécial. En 1870, le peintre, alors âgé de vingt et un ans, exposa *Le Départ des grues*³. Un troupeau d'oiseaux prend son essor dans un morne paysage d'automne. L'artiste a saisi les grues pendant les différentes phases de leur mouvement : une partie d'entre elles disparaît déjà dans la brume matinale tandis que les autres se préparent seulement à quitter le sol. Contemple la scène, immobile, un oiseau solitaire avec une aile cassée. Pour lui, le voyage est terminé. Le tableau semble déjà dans l'esprit Jeune Pologne⁴, mais peut-être est-ce encore celui du romantisme. Il est inquiétant, sinistre. Il plaît. L'artiste « capte la réalité avec aisance », écrit la critique.

Ça ne l'avance pas à grand-chose. Élève de Wojciech Gerson⁵, Chełmoński vit encore dans la misère pendant des années. Grâce à l'intervention d'amis, il a des repas assurés dans une cantine, où il se bourre les poches de morceaux de pain. Sa détermination, pourtant, ne fléchit pas. Il étudie une jambe de cheval, qu'il s'est procurée chez un boucher, avec une minutie telle que sa chambre est infestée par l'odeur nauséabonde de la viande en décomposition. Ses colocataires l'obligent à jeter son modèle.

1. Józef Chełmoński (1849-1914).

2. Jan Wegner (1909-1996), historien de l'art et conservateur polonais, auteur d'une biographie de Józef Chełmoński parue en Pologne en 1958.

3. *Odlot żurawi*.

4. Jeune Pologne [Młoda Polska], mouvement moderniste dans les arts (1890-1914).

5. Wojciech Gerson (1831-1901), peintre paysagiste polonais, également critique et historien de l'art.

En 1871, le jeune homme part pour Munich, où réside une importante colonie d'artistes polonais. La ville ne manque pas de grands noms à suivre. Parmi eux, Józef Brandt¹, fasciné par les Cosaques ; Juliusz Kossak², peintre de scènes de bataille, et le génial Maksymilian Gierymski³ (qui, hélas, mourra jeune). Beaucoup de peintres ont vécu l'expérience de l'insurrection de Janvier⁴, et c'est sans doute ce qui explique la fréquence des uniformes gris et des mornes paysages de plaine sur leurs tableaux. Mais à Munich, Chełmoński ne se sent pas bien, il ressent la nostalgie de la Pologne et de ses paysages familiers. Un jardin abandonné aux orties sur lequel il tombe par hasard le bouleverse. Dans une lettre, il se plaint à son maître Gerson : « Chez nous, ce n'est pas pareil, pas pareil ! » En 1873, il peint *Une affaire portée devant le maire du village*⁵. La chaumière et la foule en costumes paysans préfigurent tout un cycle de représentations maintenues dans « des noirs, des bruns, des ocres, des gris, des blancs cendrés, des verts et des bleus tamisés, avec quelques accents de rouge ou de jaune ».

Chełmoński part pour Paris. Ce n'est qu'après ce déménagement que sa carrière démarre. Des marchands d'art réputés lui achètent des tableaux, ses paysages d'hiver et les visages hâlés des paysans de Mazovie charment les collectionneurs. Malheureusement, la réussite financière profite rarement à l'art. Chełmoński peint dès lors pour complaire au goût des acheteurs, il répète à l'envi les thèmes populaires. Ses amis s'inquiètent de le voir gaspiller son talent, mais en 1886, il crée les magnifiques *Outardes*⁶. « Une petite toile grise, verdâtre, chaotique, qui prétend représenter des outardes au milieu d'une steppe, alors qu'au fond elle ne représente rien », écrit un critique de la revue *Kłosy*⁷ sur un ton désapprouvateur.

C'est le petit matin. De la gelée blanche recouvre l'herbe automnale. Un groupe d'outardes mouillées se repose dans

1. Józef Brandt (1841-1915), peintre de scènes de bataille.

2. Juliusz Kossak (1824-1899), peintre de scènes historiques et de chevaux.

3. Maksymilian Gierymski (1846-1874), peintre paysagiste.

4. Soulèvement des Polonais contre la Russie en janvier 1863, sévèrement réprimé.

5. *Sprawa przed wójtem*.

6. *Dropie*.

7. *Kłosy* [*Les Épis*], hebdomadaire culturel de l'époque.

le brouillard. Posées sur le sol, elles lissent leurs plumes. Les oiseaux sont observés avec un sens aigu du détail, leur silhouette est naturelle. Les outardes sont des oiseaux très craintifs. Comment Chełmoński a-t-il réussi à s'en approcher ? Le critique de *Kłosy* fait erreur, elles ne sont pas du tout au milieu d'une steppe. Wanda Chełmońska¹, une des filles du peintre, se souvenait que son père avait observé les oiseaux à Meudon, non loin de Versailles. Il est également faux de dire que le tableau « ne représente rien » – son personnage principal, c'est la nature, que ne viennent troubler ni l'homme ni ses œuvres.

Il existe deux versions des *Outardes*, dont la plus connue, plus tardive, se trouve au Musée national de Varsovie. On peut admirer l'autre, plus lumineuse, avec la silhouette redressée caractéristique d'un oiseau aux aguets, au musée Chełmoński de Radziejowice. Les *Outardes* font néanmoins figure d'exception parmi les dizaines de mêmes attelages de chevaux, de mêmes traîneaux patinant dans la neige fondue, de commères en fichu rouge et de paysans en toque de fourrure. En 1887, Chełmoński rompt avec ce travail gagne-pain et rentre en Pologne. Deux ans plus tard, il achète un manoir en bois de mélèze à Kuklówka, en Mazovie.

Quelquefois, les lueurs lasses du soir ressemblent à s'y méprendre aux rougeoiements du ciel matinal. Ce n'est pas la même lumière, pourtant. Je voulais être déjà sur place à la nuit noire, mais la perspective d'un petit café dans une station d'essence m'a poussé à faire un détour. Dans le demi-jour qui règne derrière moi, un busard cendré décolle sans bruit et fonce, à un mètre au-dessus du champ. La gerbe renversée porte l'empreinte d'un flanc de chevreuil, mais il n'y a plus trace des grues. Sans doute ont-elles la tête sous l'aile et ne se redresseront-elles qu'au lever du soleil. L'herbe mouillée, dans l'obscurité, est encore poudrée d'un givre blanchâtre. De sous mes pieds, des bécassines surgissent en poussant des « kèch kèch » pleins de griefs. J'entends non loin de là où je suis le bruit familier, les grues se cachent de l'autre côté du fossé de drainage envahi par la végétation. Je ne vais pas

1. Wanda Chełmońska (1889 ou 1891-1971), fille du peintre et peintre elle-même. Elle fit ses études à Paris, à l'école des Beaux-Arts et à la Sorbonne.

me risquer à sauter par-dessus en bottes de caoutchouc et mes jumelles à la main. On est en novembre et l'idée de me retrouver à barboter dans son eau noire ne me sourit guère. Je dois rebrousser chemin pour trouver un passage ailleurs.

Au milieu de leurs sacs de couchage en foin, qui épousent si idéalement leurs formes, des chevreuils mâchent paisiblement. De temps à autre, ils lèvent la tête pour inspecter ma silhouette. Je ne dois pas dégager une odeur de danger et ils n'associent sans doute pas mes jumelles à un fusil, car ils se remettent vite à brouter. Dans la brume matinale, le soleil m'entoure de toutes parts. Je suis des sentiers foulés par des animaux et j'entends distinctement que les grues sont juste là, tout près. Me barre une nouvelle fois la route le sombre fossé stagnant. Sans lui, le champ serait inondé toute l'année. Les oiseaux n'auraient probablement rien contre. Le vacarme que font les grues se décompose maintenant en claquements et sifflements. Quelques pas sur la pointe des pieds, et soudain, entre les cannes sèches, je vois apparaître leurs silhouettes claires, longilignes. Derrière le paravent des roseaux, une centaine d'oiseaux au moins se reposent. Mon appareil refuse tout réglage, la mise au point automatique se bloque sur le rideau de broussailles.

Je fais un pas en avant et je sens aussitôt que le geste a été repéré. C'est fini, elles vont toutes s'envoler. Derrière les roseaux, une attente tendue. Je tente encore de reculer, mais voilà que je fais un faux pas, un bout de bois mort craque sous mon pied. Le silence s'abat pendant une seconde, puis l'immense troupeau s'élève dans les airs avec des cris assourdissants. Je m'accroupis, dans l'espoir que les oiseaux vont juste décrire un cercle et revenir, mais ils s'éloignent pour de bon. Ils sont au moins deux cents. Au départ, les grues volent dans le désordre, en groupe serré, mais très vite elles s'étirent pour former un hiéroglyphe compliqué, qui est peut-être toute une phrase dans un alphabet que je ne connais pas. Pour me consoler, deux martins-pêcheurs à dos bleu passent à quelques mètres de moi en poussant des piaillements perçants. L'un d'eux se perche sur une tige sèche exactement dans la même pose que celui du petit tableau de Van Gogh.

L'aurore. Ses petits nuages roses et les oiseaux dressés sous les premiers rayons du soleil. Légèrement à contre-jour, les

grues apparaissent plus sombres qu'elles ne le sont en réalité. Le contraste entre les bandes blanches à l'arrière de leur œil et leur calotte rouge est peu marqué. Dans les champs au bord de la Noteć, je voulais voir en direct *La Salutation au soleil*¹ peinte en 1910. Après son retour en Pologne, Chełmoński change totalement de style. Il s'éloigne des attelages de chevaux et des rassemblements villageois devant des chaumières enneigées. Il renonce aux sujets qui lui ont apporté gloire et argent. Sa palette aussi évolue. Au fur et à mesure des années, ses tableaux se font plus lumineux, plus doux. À Kukłówka, il peint presque exclusivement des paysages et des animaux. Divorcé, il devient un peu fantasque et sombre dans la dévotion.

Pia Górska², la fille de ses voisins et aussi son élève, a laissé d'intéressants souvenirs du peintre. Elle avait vu l'artiste pour la première fois à l'église, pendant la messe, alors qu'il priait le visage baigné de larmes. « Il y avait chez lui une part de sauvagerie ou de défiance qui ne facilitait pas ses rapports avec autrui. » En visite chez quelqu'un, il arrive à Chełmoński de prendre brusquement congé à cause de la cigogne qu'il a abandonnée chez lui. Il raconte des histoires bizarres, compliquées, qu'il laisse en suspens. Au fil des anecdotes se dessine un personnage communément qualifié du doux euphémisme d'excentrique. Il n'a pas le contact facile, mais aux grands hommes l'on pardonne de telles vétilles. Aussi bien Pia et ses parents que les voisins, les paysans locaux, tout le monde, en effet, a la certitude de côtoyer un homme remarquable.

« J'écris ces mémoires sincères et sans prétention littéraire pour deux raisons : la première, c'est que j'aime parler de Chełmoński et l'évoquer en pensée ; la seconde, c'est que je pense être l'une des rares personnes à avoir eu le privilège de fréquenter un homme tout à fait hors du commun et que les gens disent que l'on se doit d'exploiter ses privilèges », note Pia dans la préface de son livre. Une photo de Chełmoński a été prise lors d'une de ses visites chez les Górski, à Wola Pękoszewska. L'homme, barbu, a le regard perdu au loin. Une main posée sur une hanche, l'autre derrière sa tête. Ce n'est pas une pose étudiée, mais un authentique monument de rêverie.

1. *Powitanie słońca*.

2. Pia Górska (1878-1974), peintre, poétesse et écrivaine.

« Vous voyez un champ sous la rosée, explique-t-il à Pia. Cela n'a l'air de rien, mais tous ces gris sont très difficiles à rendre. Les gens ne sont que des imbéciles ! Ils pensent qu'on ne sert Dieu qu'en Le priant à genoux. Je dis, moi, que c'est aussi Le servir que de peindre un champ sous la rosée comme celui-ci et qu'on Le sert peut-être même mieux ainsi. » Le peintre arpente la campagne à pied, coiffé d'un chapeau de paille de paysan. Il étudie la physionomie des plantes, le comportement des oiseaux, les reflets du soleil, la couleur des herbes au printemps et des feuilles à l'automne. Il a une mémoire phénoménale. Il étudie un détail. Croque au crayon des silhouettes d'espèces aquatiques qu'il titre avec compétence : « Grand Harle », « Fuligule morillon », « Canard pilet », « Fuligule milouinan ». En 1891, il peint *Butor*¹, qui représente un oiseau volant au-dessus d'un marais, dont le plumage de camouflage est rendu avec minutie. La composition du tableau est toute simple – le peintre a placé le héros éponyme au centre d'un pré inondé. Le ciel est d'une couleur indéfinissable, ce pourrait être le milieu de la journée, aucun petit nuage lumineux prétentieux. Rien ne détourne l'attention. Tout est contenu dans le titre.

La même année naît le tableau *Perdrix sur la neige*², l'une des œuvres les plus connues de Chełmoński. Ici aussi, tout est dit dans le titre. Des oiseaux inquiets, affamés, traversent groupés des solitudes enneigées. Les reproductions ne rendent pas toujours bien les subtilités des demi-teintes. Un oiseau se retourne, vigilant. La ligne d'horizon disparaît dans un nuage gris, elle se confond presque avec le ciel. Là encore, tout est dans le détail. Les touches roussâtres sur les plumes de couverture des ailes des oiseaux les plus proches du spectateur, les silhouettes penchées du second plan qui s'effacent dans la tourmente de neige. Le Chełmoński de la maturité est considéré comme un peintre se situant à la lisière du réalisme et du symbolisme : les perdrix sur la neige, c'est nous, écrasés par les épreuves de la vie quotidienne. Personnellement, ce que je vois ici, c'est surtout une observation attentive et une profonde communion avec la nature. Inutile de sublimer une peinture remarquable en la chargeant d'une signification supplémentaire.

1. *Czapla biał.*

2. *Kuropatwy na śniegu.*

Chełmoński peint *Poule d'eau*, *Vanneaux* et *La Chasse au grand tétras*¹. Et le *Geai*² qui, juché sur une branche d'un pin enneigé, déclenche une petite avalanche poudreuse. En 1899 naît *Épervier. Beau temps*³. Comme une illustration de ces vers de *Pan Tadeusz* : « Mais, pendu dans l'azur, l'épervier attentif / Des ailes bat, tel papillon épinglé vif⁴. » Chełmoński adorait Mickiewicz. Que je fasse remarquer que leur rapace n'a pas du tout l'air d'un épervier n'enlèvera rien au génie du grand poète ni à celui du grand peintre. Chez Mickiewicz, il s'agit plutôt d'une buse variable ou d'un faucon crécerelle ; ces deux oiseaux planent au-dessus des champs à l'affût d'une proie. Chez Chełmoński, c'est très certainement un faucon hobereau : tête noire, ailes étroites et culottes rouille. Il est rare de voir de près des oiseaux de proie, aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'aux yeux de la plupart des gens ce soient tous des « éperviers ».

J'arrive à Kuklówka à sept heures passées un jour assez maussade d'un été caniculaire. Les nuages paraissent déterminés à crever pour enfin lâcher la pluie tant attendue. Une allée d'arbres laisse deviner à coup sûr où chercher le manoir, invisible de la route, mais des écriteaux signalent : « VOIE PRIVÉE », « EXPLOITATION AGRICOLE, PROPRIÉTÉ PRIVÉE ». Je contourne le parc, assez petit. Entre ses superbes chênes et tilleuls aboient deux petits corniauds. Des feuilles mortes craquent sous mes pas avec peu de discrétion. Sur ma droite, un champ d'éteules dorées. Au bout du parc, une clairière descend en pente douce vers un rideau d'aulnes. Quelque part par-là, entre des arbres, coule une petite rivière qui porte un nom cocasse : Pisia Tuczna.

Je m'accroupis à la lisière du champ pour regarder un gobe-mouche gris guetter le passage des insectes dans les branches basses d'un chêne. Il démarre à la vitesse de l'éclair, stationne brièvement dans les airs puis regagne sa tour d'observation. Mentalement, je note les espèces. Croassements d'un corbeau haut dans le ciel, appels lointains de grues. Un pic vert

1. *Kurka wodna. Czajki. Polowanie na głuszec.*

2. *Sójka.*

3. *Jastrząb. Pogoda.*

4. Adam Mickiewicz, *Pan Tadeusz*, traduction, préface et notes par Roger Legras, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1992, p. 46.

invisible tambourine sur un tronc avec impétuosité. Le bruit est comme trop fort, incongru dans ce silence étouffant, on dirait un homme âgé tapant avec fougue sur le clavier de son ordinateur. Juste au moment où je me prépare à me relever surgissent de l'aulnaie deux jeunes chevreuils de l'année. Pendant un moment, ils folâtraient dans la prairie comme les enfants qu'ils sont. À l'orée du bois, la chevrette, sur le qui-vive, scrute attentivement les environs. Je me fige à mon tour pour contempler ce spectacle au pied du manoir de Chełmoński.

Les chevreuils disparaissent seulement lorsque se présente à l'horizon un jeune garçon menant un taureau. L'animal proteste, comme s'il avait un bâillon sur la bouche : « Mmm mmm mmm... » Écho métallique d'un pieu qu'on enfonce dans le sol, après quoi le taureau se met à brouter l'herbe sans plus attendre. Le gamin disparaît à son tour, sans un regard de mon côté. Il tombe quelques gouttes de pluie. Je retourne à ma voiture en empruntant l'allée. Je me suis garé près de la stèle élevée par les habitants de Kuklówka en hommage au « grand peintre de la campagne polonaise ». Sur l'asphalte, une queue rousse dressée. De l'écureuil écrasé, il ne reste que son panache en guise de petite stèle commémorant sa mort.

« La nature parlait à son esprit sensible à travers toute la diversité de ses manifestations, écrivait son ami Stanisław Witkiewicz¹ à propos de Chełmoński. Il ne s'intéressait pas qu'à la forme, il s'intéressait aussi à la couleur et à la lumière ! Il cherchait à exprimer la musique du soir, le bruissement d'ailes d'une chauve-souris, le vol silencieux des engoulevants, le coassement des grenouilles, la crécelle du râle des genêts et le chant cavernex lointain du butor étoilé. Il a été le premier, et peut-être le seul, à peindre une nuée de moustiques vrombissant dans les airs et le bourdonnement d'un hanneton fonçant à la vitesse d'un boulet de canon. Ce qu'il voulait, c'était faire siffler sur la toile le vent qui soufflait dans les tiges des tournesols fanés, c'était faire entendre le tintement de la pluie sur les carreaux et son cognement sur le seau du puits [...].

1. Stanisław Witkiewicz (1851-1915), écrivain, peintre et théoricien de l'art polonais, père du dramaturge, romancier et peintre Stanisław Ignacy Witkiewicz, dit Witkacy (1885-1939).

Il peignait des tableaux où le son de la cloche du facteur au loin devait percer l'épaisseur du brouillard et gémir au milieu des steppes assoupies dans des vapeurs grises en réveillant les outardes trempées endormies. »

1898. Sur les eaux de l'*Étang de Radziejowice*¹ nagent deux cygnes majestueux. Sur la rive d'en face, floue en raison de la brume matinale mais déjà ensoleillée, on aperçoit la tour du petit château des Krasiniski. Aujourd'hui, le château abrite le musée Józef-Chełmoński. Enfin, pour être plus précis, le palais voisin du château. Le site est entretenu avec soin. Sur le balcon, un jeune couple pose pour la photo. Au musée, on me bouscule un peu. « Soyez bien là dans dix minutes, à l'heure juste », après quoi j'attends un long moment que la dame de la caisse ait fini sa conversation. Elle est en train d'expliquer que des pianistes polonais candidats au concours Chopin viennent s'exercer ici sous l'œil de spécialistes américains. Tout le monde marche à pas feutrés. Je dois attendre dans la première salle que l'on vienne me chercher pour monter à l'étage.

Assis dans une salle dont la lumière est éteinte, je contemple la fonte des neiges boueuse sur la toile de 1877 intitulée *Devant l'auberge*². Dans cette pénombre, la campagne dénudée de la fin de l'hiver produit un effet encore plus déprimant. À côté, sur le même mur, les *Outardes*. L'œil doré de l'oiseau posé tout près sur le sol brille vers moi. La dame qui me conduit par l'escalier me rappelle d'un ton sévère que je dois me presser, ma visite ne peut pas se prolonger au-delà de l'heure ronde suivante. Un nocturne de Chopin résonne derrière une porte pendant que je regarde *Le Vendredi saint*³. À présent, *Devant l'auberge* me paraît presque joyeux. Là, au moins, il y avait la foule ivre, le vieux qui dansait, les villageoises en rouge coiffées d'un fichu. Ici, il n'y a que le crépuscule à la fin de l'hiver, la torpeur des tiges desséchées dans un champ roussi. Et le cortège accablé qui se dirige vers l'église. La voix par moments grandiloquente de l'audioguide évoque « une méditation chargée d'émotion ».

1. *Staw w Radziejowicach*.

2. *Przed karczmą*.

3. *Wielki Piątek*.

*Renoncules des champs. Le printemps*¹, de 1908. Clair, lumineux, comme la plupart de ses tableaux tardifs. Un pré tout jaune de mai, un grand ciel serein et « un couple de cigognes porteur de paix », explique la voix dans l'écouteur. Il suffit d'un coup d'œil sur les larges ailes arrondies des oiseaux et sur leur courte gorge noire pour affirmer que ce ne sont pas des cigognes. Les historiens de l'art ne s'embarrassent pas outre mesure d'exactitude dans l'identification des espèces. Les silhouettes noir et blanc que l'on voit ici sont des vanneaux qui se livrent à leurs acrobaties aériennes. Quiconque a vu même une seule fois leur vol de parade nuptiale sait qu'il est tout le contraire du vol plané majestueux de la Cigogne. Le Vanneau et ses évolutions dans le ciel représentent l'apothéose printanière de la vie et de la vitalité. Chez Chełmoński, les oiseaux ne sont jamais là par hasard. Ce sont toujours des espèces concrètes qui figurent dans une mise en scène pensée et dans un mouvement saisi avec justesse.

Je m'arrête encore une fois à Kuklówka. J'ai bien envie de jouer les Chełmoński et d'aller observer les petites étoiles bleues de la chicorée constellant la prairie, mais il faut quand même que j'aie jeter un coup d'œil à sa maison. Un épervier d'Europe patrouille les éteules entouré d'une nuée d'hirondelles gazouillantes. Les chiens donnent l'alerte. Sort devant la bâtisse une femme, à qui j'explique que je ne me serais pas pardonné de repartir sans avoir vu la demeure. Son geste ample d'invitation laisse entendre que je ne suis pas le premier à venir ici. Le manoir est plutôt une grosse baraque, avec un toit pointu et une véranda, et aussi une petite surélévation du côté du jardin. Son bardage en mélèze noirci par le temps se chauffe au soleil de midi. Du jardin, on a vue sur la petite aulnaie ; derrière se dresse une grande maison orange affreuse. La maîtresse des lieux lit dans mes pensées : « Chełmoński voyait tout autre chose. Ici, avant, il y avait des étangs. Il n'avait qu'à sortir devant chez lui pour peindre ses poules d'eau. »

1. *Kaczeńce. Wiosna.*

La Mésange noire, au parfum de résine

Vers la fin de l'été, une fois leur couvée élevée, les hirondelles abandonnent leurs nids collés aux murs des maisons pour se rassembler en troupes. Elles gazouillent sur les fils électriques et téléphoniques et, le soir, remplissent les jonchées de leurs pépiements grinçants. Et puis un beau matin, elles disparaissent sans crier gare. Pendant des siècles, on s'est demandé ce qu'il advenait de ces oiseaux qui s'évanouissaient du jour au lendemain pour ne réapparaître qu'au printemps. Les théories ont fleuri. Aristote pensait que les hirondelles et les autours se mettaient à l'abri du froid dans des grottes jusqu'à ce que la douceur printanière vienne les réveiller. Le Coucou fut soupçonné de traverser l'hiver métamorphosé en Épervier d'Europe. À cause de leur même plumage gris bleu et de leurs rayures caractéristiques sur la poitrine ?

Olaus Magnus, archevêque d'Uppsala au XVI^e siècle, était convaincu que les hirondelles ne partaient nulle part et s'immergeaient tout simplement dans l'eau des roselières. Là, blotties en boules serrées, oiseau contre oiseau, aile contre aile, elles attendaient l'arrivée du printemps, et, au retour de la chaleur, remontaient à la surface pour se lancer dans la construction de leur nid. En hiver, il arrivait, paraît-il, que

des pêcheurs attrapent un oiseau engourdi. Dans la croyance que s'ils la réchauffaient l'hirondelle s'envolerait pour tomber rapidement morte après, les plus sages d'entre eux la rejetaient à l'eau. Pour une raison ou pour une autre, la théorie de l'archevêque a très longtemps satisfait les esprits. L'anatomiste anglais John Hunter enferma des hirondelles dans une volière tapissée de roseaux au milieu de laquelle il avait fait placer un baquet rempli d'eau. Ô surprise, les oiseaux ne s'en approchèrent même pas. En 1773, des savants italiens étudièrent la durée pendant laquelle une hirondelle pouvait tenir sous l'eau. Guère longtemps, comme le démontra leur expérimentation.

Le phénomène migratoire avait pourtant déjà été constaté. Dès le milieu du XIII^e siècle, l'empereur allemand Frédéric II manifestait, dans son ouvrage *De l'art de chasser les oiseaux*, une connaissance surprenante de la migration des oiseaux. Il comprenait que la passée était liée au cycle des saisons, à l'arrivée du froid en automne et aux difficultés rencontrées par les oiseaux pour trouver de quoi se nourrir. Il savait qu'une partie d'entre eux migrait le long des côtes et une autre partie en suivant les vallées fluviales ; que les uns volaient de nuit, les autres de jour. Il avait aussi remarqué que certaines espèces voyageaient en groupes et d'autres en solitaires. Si lui avait déjà compris cela, comment se fait-il que cinq cents ans plus tard des scientifiques aient encore immergé des hirondelles ?

De la neige jusqu'aux cuisses en Podlachie, de la bouillasse de neige fondue à Varsovie, mais la Poméranie a encore la couleur des champs détrempés et des herbes mortes. On se croirait presque revenu à la fin du mois de novembre. Dans les espaces découverts trottaient des chevreuils et des grues peu farouches. Le car qui m'amène à Dąbki est complètement vide. Mélancolie des stations balnéaires hors saison. La moitié des magasins sont fermés, les manèges – des autos tamponneuses rouges éraflées et des chevaux de bois roses tournant au son d'un orgue de foire – sont figés dans leur léthargie hivernale. Le soleil qui se profile derrière les arbres projette son ombre sur la route comme à travers des persiennes, mais il est encore tiède. Une volée de cygnes d'une blancheur éclatante traverse le ciel bleu foncé.

Dans le filet, un rougegorge. Il m'observe en silence, résigné à son sort et à sa fin, qu'il pense proche. Le Rougegorge donne à son persécuteur de rares coups de bec ; au demeurant, son bec, misérable crochet destiné à attraper les petits insectes, n'impressionne nullement des doigts humains brutaux. Ce n'est pas comme le Pic épeiche. Lui se débat bec et ongles, avec fureur, au mépris de la mort. Pareils à des aiguilles tordues, ses ongles puissants s'enfoncent dans la peau comme dans du beurre. Son bec émoussé tambourine sur vos doigts comme sur le tronc d'un arbre, créant des plaies superficielles mais douloureuses. Et tout le temps que ça dure, il crie. D'effroi et de colère. Ou encore les mésanges. Malgré leur apparence fragile, elles pincent fort la pulpe de vos doigts et la peau tendre, vulnérable, du revers de votre main. Elles frappent à coup sûr les endroits les plus sensibles.

C'est pour cela qu'il est bien de commencer par le docile rougegorge. Quelle leçon de patience ! « Pour le dégager du filet, il faut faire comme pour ôter son pull à un enfant », dit Justyna. D'une main, tu bloques l'oiseau ; de l'autre, tu écarter les fils, et tu verras les ailes se plier à ton geste. Agis avec douceur et fermeté. Fais bien attention à ses petites pattes filiformes plus fines que des allumettes, à la plante claire et râpeuse. Tiens bien les articulations. Chez le Rougegorge, les pattes sont la partie la plus délicate. L'oiseau n'est pas ton allié, il va refuser de coopérer. Il cherchera toujours à s'échapper. Tu tires de ton côté pendant que lui se débat aveuglément, et plus il se débat, plus il s'empêtre dans les mailles du filet.

La première preuve des migrations aviaires, entrée depuis dans la légende, fut apportée en 1250 par une certaine hirondelle à une patte de laquelle des cisterciens avaient fixé un bout de parchemin contenant un message. Le petit oiseau serait revenu avec une réponse d'Asie. Une histoire presque identique allait se produire en Pologne. Un gentilhomme attacha au cou d'une cigogne une petite plaque portant la fière inscription suivante : « *Haec ciconia ex Polonia.* » Au printemps lui parvint cette réponse courtoise : « *India cum donis remittit ciconiam Polonis*¹. »

1. « Cette cigogne vient de Pologne. » – « L'Inde renvoie la cigogne et des présents aux Polonais. »

Il arrivait que l'on fixe à la patte d'un oiseau juste assommé au cours d'une chasse une bague gravée de la date et des armoiries du chasseur. En 1677, Jean III Sobieski aurait ainsi tué un héron que Ladislas IV avait tenu dans ses mains trente ans auparavant. Des cas semblables se rencontraient également dans d'autres pays d'Europe. On avait relâché le héron, afin qu'il répande la renommée du roi ; à l'époque, personne ne songeait encore à étudier ses mœurs. On baguait aussi les oiseaux pour tromper son ennui. Le cas est connu de cet aristocrate français caché pendant la Révolution pour échapper aux foules sanguinaires, qui accrocha un anneau de cuivre à la patte d'une hirondelle. L'oiseau serait revenu au même endroit trois années de suite.

Est considéré comme le précurseur du baguage moderne un instituteur danois excentrique, Hans Christian Cornelius Mortensen. Pour économiser les cahiers, écrit Niels Otto Preuss, le chercheur prenait ses notes sur des feuillets jaunes cousus ensemble. Le jaune fatiguait moins les yeux, affirmait-il. En 1890, Mortensen attachait ses premières bagues, en zinc, à la patte de deux étourneaux sansonnets. Mais le métal se révéla trop lourd. Il le remplaça par de l'aluminium. Sur ses anneaux, il gravait « VIBORG », le nom de la ville où il habitait et menait ses recherches, et un numéro. Ensuite, il les mettait avec un peu de sable dans des petites boîtes en métal que ses élèves devaient porter dans leurs poches. De la sorte, les arêtes coupantes des bagues se voyaient émoussées par le frottement des grains de sable. Des nichoirs pourvus d'une entrée à fermeture automatique lui permirent de capturer et de baguer cent soixante-cinq étourneaux. Au cours des années suivantes, il captura aussi des oiseaux d'autres espèces. D'autres hommes de science s'intéressèrent bientôt à la méthode Mortensen. En 1903 naquit à Rossitten, sur l'isthme de Courlande, la première station ornithologique.

Sous la tente de la cuisine, une simple pluie donne l'impression d'être un déluge. Les gouttes jouent du tambour sur la toile tendue, le bruit résonne et se mue aussitôt en fracas régulier. Les jours de pluie, on double la fréquence des tournées. Il faut se dépêcher. Quand il pleut, les oiseaux perchés sur des branches rentrent la tête dans les épaules et l'eau ruisselle sur leurs plumes tectrices comme

sur un imperméable. Ils attendent l'arrêt de la pluie. Mais dans un filet, la situation est différente. Les oiseaux cherchent à s'échapper et ils se retrouvent la tête en bas ou couchés sur le dos, dans la posture d'un homme qui se noie dans une mer glacée. Leurs plumes ventrales s'imprègnent d'eau comme une compresse, leur corps se refroidit et ils perdent très vite leurs forces.

Mon troglodyte mignon est terriblement emmêlé et quand je m'agenouille au-dessus de lui la pluie lui dégouline dessus directement de mes manches. Il est si mouillé que ses plumes font penser à des cheveux bruns clairsemés laissant entrevoir un crâne nu. Aurait-il la possibilité de s'enfuir qu'il serait incapable de s'envoler. J'arrive enfin à le dégager. Ensuite, je le mets sous mes vêtements pour qu'il se réchauffe aux 36,6° de mon corps. Par précaution, je rentre ma chemise dans mon pantalon et resserre ma ceinture afin d'éviter que la petite créature mouillée ne glisse dans mon slip. Je sens juste des ongles minuscules me griffer le ventre et une petite boule mouillée remonter en direction de mon cou.

Le Troglodyte mignon ne pose pas de problèmes. C'est plus dur quand il faut sécher une mésange, parce qu'elle proteste, se débat et vous donne des coups de bec. Pour sortir de sous vos vêtements un oiseau qui vous a grimpé dans le dos et est allé se fourrer sous une omoplate, vous devez vous livrer à une drôle de pantomime. Celui qui pose le moins de problèmes, c'est le Roitelet huppé. Il reste docilement sous votre veste, le plus près possible du col. Aussi léger que les petites plumes qui le couvrent – cinq ou six grammes, pas plus –, il émet juste de faibles piailllements pour exprimer son opposition. Sa docilité peut le conduire à sa perte. Il est arrivé régulièrement que quelqu'un oublie un oisillon sous sa chemise et, au moment de se coucher, voie un petit corps raidi tomber sur son sac de couchage.

Au début, le bague se heurta aux protestations des amoureux de la nature. On craignait que les chasseurs, à la recherche des bagues de Rossitten, ne tuent les oiseaux par milliers. (Zbigniew Swirski, dans son livre intitulé *Les Migrations des oiseaux*¹ paru en 1959, rapporte encore que les bagues étaient collectionnées comme des amulettes précieuses, entre autres

1. Zbigniew Swirski, *O wędrówkach ptaków*, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, Varsovie, 1959.

par « les tribus noires éloignées de la civilisation ».) Cependant, les informations se rapportant aux oiseaux bagués affluaient, qui encourageaient les scientifiques allemands à poursuivre obstinément leur œuvre. Avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, environ un million d'oiseaux avaient été bagués à Rossitten, mais lors de l'offensive soviétique la majeure partie des documents réunis partit en fumée. Après la défaite du Reich, la station se retrouva dans les frontières de l'enclave de Kaliningrad. Elle reprit son activité en 1956 sous le nom de Station biologique de Rybachy.

En Pologne, voilà plus d'un demi-siècle que l'organisation Akcja Bałtycka capture des oiseaux pour les baguer. Elle a été créée à l'époque où l'Armée de protection des frontières¹ jetait ses regards méfiants du côté de la mer. Les plages étaient ratisées en vue du repérage de traces d'espions suédois. C'est dans ces conditions que, à l'automne 1960, une poignée d'étudiants de l'université de Varsovie bagua pendant un mois les oiseaux de passage au-dessus du littoral polonais. Les résultats furent suffisamment prometteurs pour que l'université décide de mettre en place dès la saison suivante le programme encore actif aujourd'hui. Akcja Bałtycka étudie les migrations d'automne et de printemps. Comme tous les oiseaux ne sont pas pressés de gagner leur zone d'hivernage, la migration automnale s'étale sur une longue période. Certains n'ont pas à aller très loin et, aussi longtemps que le temps le leur permet, ils ne bougent pas. Mais la migration printanière, elle, fait penser à une course de compétition. C'est à qui sera le premier à trouver le meilleur territoire, le meilleur endroit où élever sa descendance. On ne peut pas tendre des filets ornithologiques n'importe où, mais uniquement là où se concentrent les flux d'oiseaux migrants. C'est ce qui explique que les camps s'installent sur l'étroite langue de terre qui sépare la mer Baltique du lac Bukowo, sur le cordon littoral du delta de la Vistule et sur la péninsule de Hel. Soit sur l'autoroute aérienne empruntée par les oiseaux qui longent les côtes, immuable depuis des millénaires.

Je mets l'oiseau que j'ai dégagé du filet dans un sachet en coton muni d'un cordon coulissant. Certains oiseaux sont

1. Wojsko Ochrony Pogranicza.

paralysés d'effroi, d'autres supportent docilement le transport. D'autres encore poussent des clameurs et cherchent inlassablement à s'évader. Dans les pochons, les espèces ne doivent pas être mélangées. Une mésange stressée aurait tôt fait de tuer le petit roitelet huppé qu'on laisserait par erreur à portée de son bec. Les grives sont transportées dans des sachets individuels. Cependant, certains oiseaux apprécient la compagnie. En dehors de la saison de reproduction, qu'elles soient en captivité ou en liberté, les mésanges à longue queue aiment vivre en groupe. Dans le filet aussi, elles se laissent capturer loyalement – à plusieurs.

Je porte mes oiseaux ensachés au bagueur. C'est lui qui administre le camp, établit le planning de la journée et fixe les anneaux de métal gravés à la patte des oiseaux. Il est aussi chargé du pesage et du mesurage de tous les individus qu'on capture. Je suis un membre de l'équipe. J'effectue les tournées, je note les résultats des mesures, j'exécute les ordres. Bien sûr, il existe toutes sortes de chefs. Certains sont des hommes à poigne, d'autres misent sur le partenariat. C'est une fonction difficile, à responsabilités. Tous, en effet, ne sont pas dotés de charisme, tous n'aiment pas donner des ordres et ils ne sont pas tous capables d'agir dans le stress.

Il est indispensable de savoir garder son calme – en période migratoire, on assiste régulièrement à une petite apocalypse. Surtout en cas de changement de temps brutal, car alors les oiseaux interrompent leur voyage et atterrissent par troupeaux entiers au même endroit. Ils peuvent être des milliers à se bousculer sur une surface exiguë. Cela s'appelle une invasion. Un vacarme assourdissant envahit la forêt, et les oiseaux, d'ordinaire prudents et méfiants, tombent dans les filets par centaines. Comme s'ils avaient perdu la raison. Il appartient au chef de camp d'évaluer si l'équipe dont il dispose viendra à bout du démêlage. Grâce à la mise en place de procédures éprouvées, les victimes sont rares. Les grimpereaux et les bouvreuils, nerveux, sont à baguer en priorité. Il faut séparer rapidement ceux tombés côte à côte dans le filet. Leur niveau de stress est si élevé qu'ils peuvent se donner des coups de bec. Si la quantité d'oiseaux dépasse les capacités de l'équipe, le chef peut ordonner la dépose des filets tant que la situation n'est pas calmée.

Comment les oiseaux savent-ils quand migrer ? L'été, au fur et à mesure que les jours raccourcissent et que la lumière décroît, leurs hormones suscitent le phénomène qu'on appelle l'inquiétude migratoire. Les oiseaux engagés commencent à se jeter contre les barreaux, cherchant à s'envoler dans la direction vers laquelle ils ont coutume de migrer. Les premiers à partir sont les espèces thermophiles qui ont la plus grande distance à parcourir. Une horloge interne codée dans leurs gènes leur souffle que le moment est venu. Leur séjour en Pologne est bref, en général de trois ou quatre mois. Impossible d'imaginer le Loriot aux plumes dorées ou le Rollier d'Europe bleu saphir pris dans une tempête de neige ou sous le crachin de mars. Les migrateurs sur courte distance, comme la Mésange ou le Roitelet huppé, entament leur migration quand les conditions météorologiques les empêchent définitivement de trouver leur nourriture. Ils prennent la route lorsque le départ est devenu inéluctable. Ces espèces sont plutôt résistantes aux températures rigoureuses, et comme ces derniers temps les hivers ressemblent plutôt à des automnes, elles sont de plus en plus sédentaires.

Les espèces migratrices nocturnes s'orientent en se guidant sur la position des étoiles. Ainsi, les oies et les grives. Au cours de la journée, elles font des haltes afin de se reposer et de se nourrir. Si la nuit est nuageuse, elles interrompent leur voyage. Les migrateurs diurnes corrigent leur direction au gré des déplacements du soleil sur l'horizon. Leur cerveau effectue instinctivement des calculs compliqués. Une légère déviation de leur trajectoire leur ferait, en effet, se retrouver à des centaines de kilomètres de leur but. Certains oiseaux reconnaissent du haut du ciel des points de repère caractéristiques et rejoignent leur destination finale avec une précision étonnante. Les jeunes grues, pour prendre un exemple, effectuent leur première migration accompagnées de leurs parents. Car il faut bien qu'une grue plus âgée et expérimentée leur montre le chemin.

Mais ce n'est pas tout. Tim Birkhead, dans son livre enchanteur *L'Oiseau et ses sens*¹, évoque une expérimentation menée dans les années 1950 sur des rougegorges migrant de nuit.

1. Tim Birkhead, *L'Oiseau et ses sens*, traduit de l'anglais par Guillaume Villeneuve, Buchet/Chastel, Paris, 2014.

Les oiseaux choisissaient la bonne direction sans se tromper, même quand ils ne voyaient pas d'étoiles au-dessus d'eux. Cela laissait soupçonner qu'ils percevaient les pôles magnétiques de la Terre de manière instinctive. Pour s'en assurer, les scientifiques Frederick Merkel et Wolfgang Wiltschko modifièrent la direction du champ à l'aide d'un inducteur électromagnétique surpuissant. Les rougegorges gardés en cage au laboratoire rectifièrent leur trajectoire avec autant de précision que s'ils s'étaient servi d'un compas. Le moyen grâce auquel les oiseaux réagissent au champ magnétique demeure en partie mystérieux. On admet un certain rôle des microscopiques cristaux de magnétite situés dans la région de leurs narines.

La première tournée part à l'aube. Dans le ciel encore ensommeillé, le soleil se hisse au-dessus de la rive opposée du lac. On sort de son sac de couchage avec l'impression d'entrer sous une douche glacée. Il faut se lever sans réfléchir, avant que le corps ait eu le temps de protester. Au petit matin, sous la tente, tout est froid et humide à cause de la condensation de l'haleine. Après une nuit de gel, le double-toit est souvent raide comme du carton. C'est à l'aube que les oiseaux sont généralement le plus nombreux ; on passe tellement de temps sur les filets qu'à peine revenu au camp il faut repartir pour une nouvelle tournée. Du coup, on prend son petit déjeuner seulement après le deuxième ou le troisième contrôle. Et ensuite, on n'arrête pas de manger, on mange à toute heure ; en fait, un camp de baguage est un festival de bouffe. Entre deux tournées, on ne fait que boire et manger, et comme ça jusqu'au soir.

Sandwiches au pâté (« tyrolien », « anglais », « touristique »), tartines de confiture, soupes en sachet et beaucoup d'ail. Sans oublier le ketchup. Des cochonneries que jamais je ne mangerais chez moi me semblent ici des mets de roi. Le tout arrosé de café et de thé, en particulier de « thé minute », fascinant par son goût d'eau bouillie. Et toutes les heures, une grande ou une petite tournée au pas de charge, en bottes ou en cuissardes en fonction des conditions. En théorie, il faudrait se laver les mains après chaque contact avec les oiseaux, mais dès le deuxième jour plus personne ou presque n'y pense. Souvent, sous le coup de leurs émotions, les oiseaux font caca directement sur les doigts qui les démaillent du filet. Les fientes ont en général la couleur jaunâtre du Rivanol. Les grives sont

seules à déféquer en violet, à cause des baies dont elles se gavent. L'analyse bactériologique de pochons de transport d'oiseaux y aurait révélé, paraît-il, la présence du bacille du charbon.

Des participants nous disent que depuis les années 1960 peu de choses ont changé dans ce genre de camps, mais par la force des choses le progrès technologique y a laissé une certaine empreinte. Sont apparues les lampes frontales, qui laissent les deux mains libres, et des fermetures Éclair ont remplacé les lanières à la porte des tentes. Et il y a aussi la tente de la cuisine qui a été équipée d'un poêle. Pendant un demi-siècle, on avait cru que des variations de la température entraîneraient des épidémies de rhume, jusqu'au jour où quelqu'un apporta un poêle. Dès lors, il ne fut plus question de revenir au temps des pionniers. Personne n'avait envie, un soir de novembre, de rester dans ses vêtements mouillés à essayer de se réchauffer à la flamme d'une bougie. Les normes éthiques ont, elles aussi, changé. Les vétérans ont connu le goût des hareldes kakawi (bon) et celui des huitriers pies qui couraient au bord de l'eau (mauvais). Des spécimens précieux étaient tués pour être naturalisés, comme le Junco ardoisé, un vagabond d'Amérique du Nord. Difficile d'imaginer un tel assassinat aujourd'hui, même à des buts scientifiques.

On admire les champions qui battent des records de saut, de course à pied, de lever de poids. On se pâme aussi d'admiration devant les gens les plus beaux, les plus riches (les plus débrouillards ?), ou simplement les plus célèbres. Et ces fascinations se reportent sur les animaux. La télévision regorge de films sur la nature volontiers sensationnalistes et teintés de perversité, montrant les animaux les plus venimeux, les plus dangereux, les plus repoussants. Pourquoi s'intéresserait-on aux animaux ordinaires ?

À mes yeux, la migration des oiseaux est la plus grande merveille de la nature. Tout voyage migratoire peut être raconté comme une odyssée. Chacun de ses participants est un être exceptionnel. Combien d'obstacles, de difficultés, de vicissitudes et de dangers rencontre sur sa route la Mésange, un oiseau d'une quinzaine de grammes qui parcourt seulement quelques centaines de kilomètres ? Ou le Tichodrome échelette, cet original de haute montagne aux ailes rouge vif ? De ses pitons

rocheux, il migre dans des vallées situées à quelques kilomètres à peine, une quinzaine au plus, qui n'en représentent pas moins un voyage entre deux réalités le faisant passer d'arides parois de granit battues par les vents à des forêts de sapins abritées et silencieuses, à des villages de montagne, à des parois en béton chauffées et grouillantes d'insectes même en hiver.

Mais voilà comment nous sommes : c'est de ceux qui plastronnent sur les podiums que nous nous souvenons. Comment ne pas admirer la Sterne arctique qui, dans sa poursuite du jour sans fin, migre du Groenland jusqu'en Antarctique ? Cet oiseau, qui est le plus grand des oiseaux voyageurs, parcourt annuellement soixante-dix mille kilomètres, c'est l'organisme le plus ensoleillé de la terre. Quand l'été groenlandais touche à sa fin, la Sterne part vers les régions du pôle Sud. Là-bas, c'est la sortie de l'hiver polaire, toute la nature est en train de s'éveiller. La Sterne franchit l'Atlantique sur toute sa longueur, mais il n'est pas rare de la voir le franchir en largeur aussi – les oiseaux qui suivent les côtes de l'Europe traversent parfois l'océan jusqu'à l'Amérique du Sud, et de là continuent leur voyage. Comme la Sterne vit parfois jusqu'à trente ans (ça arrive), elle peut avoir au compteur plus de deux millions de kilomètres. À quoi ressemble cette héroïne ? C'est un oiseau blanc et gris plutôt petit, avec une calotte noire, des ailes en pointe et une queue allongée de paradisier. D'où, peut-être, son surnom latin de *paradisaea*.

La dernière tournée du jour s'enfonce dans les ténèbres trouées seulement par la lumière émise par nos lampes à LED. Ombres rampantes projetées par les branches, troncs phosphorescents des bouleaux, rafales de vent inopinées et frémissements des feuillages. De temps à autre résonnent le bruit sourd de sangliers fonçant à travers l'obscurité, parfois le plouf d'un corps massif plongeant dans le lac. Puis le silence revient, on n'entend plus que le chuchotis du vent et le bruit de sa propre respiration. Passe parfois l'ombre furtive d'un oiseau effrayé. Sur la dune, un troglodyte mignon m'effleure d'une aile. Il volette comme un grand papillon de nuit brun, se pose sur un pin bas et me regarde hypnotisé par la lumière. J'éteins brièvement ma lampe frontale. Quelques secondes après, la boule sombre de sa silhouette sautille dans les branches inférieures de l'arbre.